Remarques sur la vie de William Wordsworth

Joanny Moulin

Summary :

Cet article, commandé pour un Tombeau de William Wordsworth *édité par Denis Bonnecase, à paraître aux Éditions Aden, est une tentative pratique pour montrer, par une étude de cas, ce que la critique biographique revisitée apporte encore aujourd'hui à la science littéraire. Il interroge le hiatus observable, dans le cas de William Wordsworth, entre l'homme et le poète, où plus exactement entre le personnage historique et la figure littéraire construite. Cela passe par un rappel des résultats des recherches biographiques de Geoge McLean Harper et d'Émile Legouis sur la relation, plus libertine que romantique, entre William Wordsworth et Annette Vallon : entre le jeune poète enthousiaste de la Révolution française, et celle dont l'histoire se souviendrait comme « la chouanne de Blois ». L'article revient également sur les accointances et l'engagement politique de William Wordsworth avec le très conservateur William Lowther, comte de Lonsdale et successeur de Sir James, dont le père du poète avait été autrefois le régisseur.*

Résumé :

William Wordsworth est l'un de ces grands noms de la littérature dont la biographie bouscule la réception. Car il existe un étrange hiatus entre la personne et le personnage, entre l'homme qu'il fut et la figure littéraire qu'il a construite. Mal reçu par la critique à ses débuts, pour des raisons essentiellement idéologiques, afférentes au jacobinisme de ses jeunes années et à ses sympathies pour la Révolution française, inversement vilipendé ensuite par la génération montante pour les avoir si radicalement reniées, Wordsworth a vu son ascension vers la canonisation littéraire commencer vers le début des années 1820. Ce revirement, ce mouvement désormais irrésistible vers le sommet de la gloire, devait beaucoup à la parution en 1817 de *Biographia Literaria*, où Coleridge faisait de Wordsworth son héros littéraire parmi les poètes de son temps, celui qui possédait à ses yeux « le don de l'imagination au sens le plus haut et le plus strict du terme » (II, 151). Si Coleridge émettait quelques réserves sur ses aptitudes à la « Fancy » qui était à ses yeux le propre du talent, il admirait chez lui la force de l'« Imagination » qui selon lui distinguait le génie : « pour ce qui est de la puissance d'imagination, il est celui des écrivains modernes qui se rapprochent le plus de Shakespeare et de Milton ».

*

Une telle assertion, comparée à cette autre où Coleridge déclarait que « Nul ne peut être un grand poète, sans être en même temps un philosophe profond » (I, 25-26), ne va pas sans susciter quelque perplexité quand on sait que Wordsworth se vantait lui-même de lire relativement peu. Ce qu'il faut bien appeler l'antiintellectualisme de poèmes comme « The Tables Turned » reflétait le peu d'intérêt, pour ne pas dire un certain dégoût, que Wordsworth avait éprouvé pour les études philosophiques et littéraires pendant ses années d'études à Cambridge, dont il ne se départit jamais vraiment toute sa vie durant. « Sauf de temps en temps quand Southey me reçoit, je ne vois pas un seul livre nouveau », écrivait-il encore à Francis Wrangham le 19 février 1819 – *Alastor* (1816), *Manfred* (1817), *Endymion* (1818), *The Revolt of Islam*

(1818), *Childe Harold's Pilgrimage* cantos III & IV (1818), *The Heart of Midlothian* (1818), etc. –, mais à en croire Wordsworth, « rien », comme dans le journal de ce pauvre Louis XVI le 14 juillet 1789. Thomas De Quincey, qui fut peut-être le premier admirateur transi de Wordsworth, n'osant l'approcher pendant plusieurs années, emménageant à Dove Cottage lorsque Wordsworth en partit pour une demeure plus cossue, puis précepteur de ses enfants pendant plusieurs années, et qui à ce titre le fréquenta le longuement, relevait avec un certain étonnement ce même trait de caractère :

Il se contentait de très peu de livres : il avait pour habitude de ne pas se soucier de tous les courants de la littérature, ou en tout cas de toute littérature qui ne puisse pas être considérée comme le tabernacle de la grandeur très idéale, capitale et élémentaire de l'intellect humain. À cette extrême limitation de ses sensibilités littéraires, il était poussé tout autant par cette contingence de sa propre condition intellectuelle – une partialité (*Einseitigkeit*) extrême, intense, sans égal – que par une modération particulière des sentiments. Des milliers de livres, qui ont donné des plaisirs inouïs à des maillons d'esprits ingénus, pour Wordsworth étaient absolument lettre morte, hermétiquement fermés à sa sensibilité et à sa puissance d'appréciation, autant que le sont les couleurs aux yeux d'un aveugle. (192)

On tient de Southey (63), auprès de qui il s'en était souvent plaint, qu'il était dépourvu du sens de l'odorat – les jonquilles de « I Wandered lonely as a cloud » n'avaient pour lui nulle fragrance – et il est vrai qu'en son âge mûr Wordsworth lisait d'autant moins que ses yeux le faisaient souffrir au point qu'il a pu craindre de perdre la vue, à l'instar de Milton, avec qui l'on a pu dire qu'il avait une étonnante ressemblance physique. Ces traits de caractère de l'homme peuvent paraître en contradiction avec le personnage du poète de l'empathie avec la nature et de la compassion humaine par excellence. Ces remarques renforcent l'image d'un Wordsworth fortement introverti, parangon d'un idéalisme romantique, célébrant une nature d'autant plus divinisée qu'elle lui était moins immédiate, apôtre d'une fraternité humaine d'autant plus théorique qu'il ne communiquait pas facilement avec ses semblables.

De Quincey, dans ses réminiscences, s'exprimait sur un ton où perçait un certain ressentiment, au-delà du degré de déception inévitable pour tout adorateur ayant appris à connaître les faiblesses humaines de son idole. L'auteur autobiographique des *Confessions d'un mangeur d'opium anglais* reprochait à celui du *Prélude* ce qu'il appelait son « arrogance », car il s'était senti comme relégué au rang d'un serviteur, tenu régulièrement à l'écart des conversations littéraires du maître avec ses nombreux visiteurs, se heurtant constamment, en définitive, à une infranchissable réserve. De fait, Wordsworth était un homme secret qui avait sans doute ses raisons de se méfier d'un De Quincey qu'il pouvait soupçonner d'être par trop indiscret, et dont l'existence avait au moins deux faces cachées : sa vie politique et sa vie privée.

En 1818, l'engagement politique de Wordsworth avait une portée idéologique, sur laquelle nous reviendrons, mais aussi une dimension sociale, car il se rapprochait par là de la classe supérieure, de la « gentry », d'une façon qui laisse supposer qu'il pouvait y avoir dans son attitude distante un élément de hauteur, voire un certain snobisme. Quant à sa vie privée, elle était également hantée par un « loup » : l'histoire de son changement de bord politique recoupait celle de son aventure avec une certaine Annette Vallon, dont

De Quincey n'a vraisemblablement jamais rien su, et dont le secret était partagé par un étroit cercle d'intimes, au nombre desquelles la sœur de William Wordsworth, Dorothy, son épouse Mary, son frère Christopher, le poète Robert Southey, et Henry Crabb Robinson.

En dépit de nombreuses protestations du contraire par la suite, le secret était jalousement gardé. En 1851, l'année après la mort de William Wordsworth, son frère Christopher Wordsworth, alors chanoine de Westminster, futur évêque de Lincoln, publiait une première biographie « autorisée » du poète, dans laquelle il aurait voulu faire état de la relation de William avec Annette, arguant que c'était une rumeur assez courante. Mais, aux dires de Christopher, Mary Wordsworth et Crabb Robinson l'auraient persuadé de n'en rien faire. Les mœurs de l'Angleterre victoriennes au temps de la Grande Exposition n'étant pas du tout celles de la France de 1791, où « les théories les plus licencieuses étaient professées, toutes les retenues brisées, le libertinage faisant loi. Il était assiégé de fortes tentations... » (*Memoirs* 74). À n'en pas douter, l'hagiographie littéraire se fût fort mal accommodée d'une histoire de jeune femme séduite et abandonnée avec l'enfant née de cette « forte tentation », dans une France révolutionnaire où se déchaînaient les « septembriseurs » de 1792 et que le héros ne songeait désormais plus qu'à fuir, à l'heure où sa rêverie politique tournait tragiquement à l'aigre.

Pour que cet épisode soit porté à la connaissance du public, il fallut attendre 130 ans, et la publication en 1922 de l'ouvrage d'Émile Legouis, professeur à la Sorbonne : *William Wordsworth & Annette Vallon* était le résultat de recherches biographiques menées en coopération avec George MacLean Harper, professeur à Princeton. Émile Legouis, lorsqu'il était maître de conférences à l'Université de Lyon, avait grandement contribué à la reconnaissance du *Prélude*, poème autobiographique posthume, comme une œuvre majeure. Pendant la Première Guerre mondiale, nombre de Britanniques avaient lu et relu les poèmes de Wordsworth pour leur effet d'apaisement et de consolation. Dans ces années d'après-guerre, les découvertes de Legouis et Harper venaient écorner l'image du grand homme et du moraliste romantique, et dans les écrits de ces deux chercheurs se laisse entendre ce qui ressemble à une forme de déception, ou du moins à une déconstruction moderniste de l'icône romantique. En l'occurrence, la méthode biographique de recherche littéraire ne cédait nullement, bien au contraire, au travers hagiographique qu'a pu lui reprocher la nouvelle critique, qui quelques décennies plus tard allait durablement reléguer ses procédés et éclipser ses résultats. En vérité, les trouvailles d'un Legouis dérangeaient le nouveau fétichisme du texte tout autant que l'ancienne idéalisation de l'auteur. Legouis brûlait au feu de la science littéraire ce que tant de lecteurs avaient comme lui adoré :

Il faut cependant reconnaître qu'en tant que poète il a contribué à aveugler le monde. Plus intéressé par l'éducation que par la vérité pure et simple, aspirant à jouer un rôle presque sacerdotal, il a permis à une image de lui-même, plus édifiante qu'exacte, de prendre forme dans ses vers. Il montrait à peine ses faiblesses et ses erreurs, ou s'il lui arrivait de les confesser, il le faisait en des termes si modérés que personne n'aurait pu deviner tout ce que cachaient certains mots d'apparence bénigne. Il fit même plus, car il entreprit de retracer sa propre jeunesse, et pratiqua dans le *Prélude*, où tout est vrai, la tromperie qui consiste à omettre des faits embarrassants. Il nous met lui-même en garde, en un sens, mais il ne peut supprimer l'effet des omissions qu'il s'est cru autorisé à faire.

Les trois livres du *Prélude* sur la Révolution ne contiennent pas toute la vérité de son séjour en France, ni celle des sentiments du poète pendant les trois années qui suivirent son retour en Angleterre. La crise qu'il traversa n'était pas seulement intellectuelle. La politique n'accaparait pas entièrement ses pensées, et ne guidait pas toutes ses actions. Il est impossible aujourd'hui de relire ces livres sans voir leurs côtés obscurs en arrière-plan. Il est impossible de ne pas s'étonner, ou de ne pas sourire, à plus d'une assertion, plus d'une analyse du moi qui est faussée par ce qu'ils en sont absents. Il existe une autre cause de regrets, esthétique celle-là. La réalité était plus riche, plus complexe et pleine d'humanité que les simplifications de son expérience que nous donne Wordsworth. Sa poésie souffre de ce qu'il expurge à l'excès la Nature. (116-117)

Legouis voyait juste. Il n'est pas question, pour lui pas plus que pour nous, d'émettre un quelconque jugement moral sur la conduite de Wordsworth dans sa vie privée. Mais ce qui fait la valeur de Wordsworth en tant que poète, c'est la spontanéité, l'authenticité et la sincérité supposées de ses vers, cet idéal romantique selon lequel la vérité des sentiments du cœur est estimée supérieure à la sécheresse cérébrale de la raison pure: « Spontaneous Wisdom breathed by health, / Truth breathed by chearfulness ».[1] Cette idéologie romantique imprègne chacun de ses poèmes, et chaque page des préfaces de *Lyrical Ballads*, où l'on peut lire par exemple :

Aristote, à ce qu'on m'a dit, prétendait que la poésie est la plus philosophique de toutes les formes d'écriture : c'est vrai : son objet est la vérité, non pas individuelle et locale, mais générale, et opérante ; non pas basée sur des témoignages extérieurs, mais portée vivante dans le cœur par la passion ; la vérité qui est son propre témoignage, qui donne force et divinité au tribunal auquel elle fait appel, et qui les reçoit de ce même tribunal. La poésie est l'image de l'homme et de la nature. (301)

Eh ! Quoi ? Cet homme mentait par omission, préférant sans doute ce qu'il appelait la « vérité générale » à la « vérité individuelle », falsifiant ainsi le récit de ses sentiments à une époque cruciale de sa vie, dissimulant honteusement les passions de son cœur en même temps que son enfant naturelle ? Et cela tout particulièrement dans *The Prelude, or Growth of a Poet's Mind*, poème autobiographique qu'il peaufina pendant 35 ans et ne voulut jamais publier qu'à titre posthume, sorte de testament moral d'outre-tombe où il se serait honoré à bon compte de parler vrai ? On peine à le croire. Et pourtant : à l'époque où Byron assumait son libertinage et s'en glorifiait, Wordsworth reniait le sien et le cachait sous un masque de Tartuffe donneur de leçons : « Let Nature be your teacher » (149)[2] – sans blague ! Car, en effet, son aventure avec Annette Vallon relevait sans doute bien moins de la passion romantique que du libertinage, au sens que le XVIII^{e} siècle finissant donnait encore à ce terme. Que sait-on au juste de cette histoire ? Peu de choses en somme, car presque tous les documents qui s'y rapportaient ont été délibérément détruits, mais l'enquête magistrale qu'ont menée Harper et Legouis leur a permis d'en brosser une ébauche aussi précise que surprenante.

Wordsworth fit un premier voyage en France, via la Suisse, de juillet à octobre 1790, avec un certain Robert Jones, alors étudiant comme lui à St John's College, Cambridge. Cette version pédestre et désargentée du « grand tour » des jeunes Anglais de bonne famille était rendue particulièrement exaltante par l'état de grâce des premiers

[1] « Sagesse spontanée, souffle de santé, / Vérité, souffle de gaité » (*Lyrical Ballads* 149).
[2] « Laisse la Nature être ton professeur » (*Lyrical Ballads* 149).

temps de la Révolution française — « 'twas a time when Europe was rejoiced, / France standing on the top of golden hours, / And human nature seeming born again ».[3] Wordsworth était rentré à Cambridge, terminer des études également touristiques, où il n'avait guère brillé que par la mise, à ce que rapporte De Quincey :

Cela suscitera quelque étonnement si je mentionne qu'en arrivant à Cambridge, Wordsworth en réalité faisait le beau, or, dans l'argot moderne, le « dandy ». Il portait des bas de soie, se poudrait les cheveux, et en toutes choses se piquait de ses manières de gentleman. À ceux qui se souviennent de sa tenue débraillée du milieu philosophique de sa vie, cela fournira matière à sourire. (167)

Certaines des ambiguïtés du caractère de William Wordsworth s'expliquent en partie par l'histoire de sa famille. Son père, John Wordsworth, avait été l'un des régisseurs de Sir James Lowther, comte de Lonsdale (1736 – 1802), mais comme l'a bien montré Kenneth Johnson, dans le fonctionnement des institutions de l'Angleterre du XVIII[e] siècle, cette fonction impliquait un fort engagement politique, au service d'un hobereau particulièrement cynique et dominateur, qui s'était employé à mériter ses surnoms de « Jimmy Grasp-All », ou « Bad Earl », le « mauvais comte ». À la mort de John Wordsworth en 1783, son employeur lui devait la somme considérable de 4000 livres, une créance qui traînait depuis une vingtaine d'années, et que « Jimmy » mit encore moins d'empressement à payer aux enfants de sont défunt régisseur. Ainsi, le décès de ses parents n'entraîna pas seulement un traumatisme affectif, aggravé par la séparation de la fratrie, mais aussi une perte de statut social. En accédant aux études supérieures, William Wordsworth avait une opportunité de se refaire, qu'il gâcha par un ressentiment de rebelle, accentué par ce décalage d'habitus dont pâtissent plus ou moins consciemment les jeunes gens déclassés et les héritiers spoliés. William avait tout pour réussir, étudiant à Cambridge sous la houlette de son oncle William, alors « fellow » dans le même collège de St John, assuré d'une charge de pasteur que John Robinson, cousin de son père et ancien agent des Lowther comme lui, devenu député de Harwich (1774-1803), lui tenait au chaud. Pourtant, il fit le désespoir de ses protecteurs en se comportant comme l'enfant gâté qu'il n'était qu'à moitié, cédant aux sirènes d'un air du temps chargé des vapeurs enivrantes de la Révolution française. Il avait certes des griefs personnels bien fondés contre l'aristocratie, mais avec l'intransigeance de ses 20 ans il lui aurait été difficile de croire à la révolte du député Robinson contre certains abus, et en 1790 son enthousiasme politique lui dictait de se croire anticlérical.

Après quelques semaines à Cambridge, passées à faire mollement semblant d'étudier l'hébreu pour entrer dans les ordres, à l'automne 1791 William Wordsworth repartait pour la France, irrésistiblement attiré, comme nombre de ses compatriotes par la nouvelle planète Révolution, avec le projet plus modestement pragmatique d'y apprendre le français pour revenir l'enseigner en Angleterre. Après quelques jours à Paris, il se rendit à Orléans, qui était alors une destination fort prisée des Anglais en France, « pour m'éloigner de mes compatriotes, et apprendre à parler la langue couramment » (*Memoirs*, 15). Ce furent certainement ses opinions politiques qui l'attirèrent à Blois, où il assistait aux réunions de la Société populaire des Amis de la Constitution, clubs politiques d'environ deux cents personnes qui se réunissaient dans l'église des Jacobins. Dans cette ébullition politique, lisant tous les pamphlets du jour,

[3] « C'était le temps où l'Europe se réjouissait, / La France au sommet des heures d'or, / Et la nature humaine semblait renaître » (*Prelude* VI 352).

Wordsworth se lia d'amitié avec Michel-Armand Bacherie Beaupuy, capitaine du 32e régiment stationné à Blois : « les annales de la révolution ne présentent pas de plus pur esprit » (Harper 110). Beaupuy, de 16 ans l'aîné de Wordsworth, entreprit de parfaire son éducation révolutionnaire – « my heart was all / Given to the People, & my love was theirs. » (*Prelude* 156). Ce qui se comprend peut-être un peu moins aisément, c'est que dans le même temps il ait frayé avec le parti adverse – « (While I consorted with these Royalists) » :

The Men already spoken of as chief
Of my Associates were prepared to fight
To augment the band of Emigrants in Arms
Upon the borders of the Rhine, & leagued
With foreign Foes mustered for instant war.[4]

Orléans et Blois étaient un repaire de la contre-révolution, où commençait de s'organiser ce qui s'appellerait bientôt la chouannerie, contre laquelle Beaupuy s'illustrerait bientôt, dans la guerre de Vendée. Wordsworth logeait chez M. Gellet-Duvivier, militant royaliste notoire, et fréquentait entre autres M. Paul Vallon, notaire à Blois, dont la sœur Marie-Anne, surnommée Annette, lui donnait des leçons de français. En 1791, Annette avait 25 ans, soit 4 de plus que William. Les Vallon étaient une famille bien établie, chirurgiens depuis quatre générations à l'hôpital de Blois, où les deux frères aînés, Jean-Jacques et Charles-Henri succédaient à leur père Jean, décédé en 1775 ; Paul, le troisième était notaire dans la même ville. Annette, qui avait aussi deux sœurs, Françoise Anne, Angélique Adélaïde, était la plus jeune des six enfants. Catholiques, royalistes, hostiles à la Révolution, mais probablement pas totalement fermés aux idées nouvelles, comme le souligne Legouis, notant que deux de ses cousins, Charles Olivier et Claude Léonnar (sic), curés à Blois, devinrent des prêtres « constitutionnels » (10). De même qu'à Cambridge Wordsworth paraissait hésiter entre les attitudes caractéristiques de deux classes sociales, à plus forte raison en France, dans un pays dont il ne connaissait que bien peu de choses, il faisait figure de jeune touriste anglais naïf, à qui sa condition marginale d'étranger permettait de se promener dans des classes sociales et des familles politiques antagonistes, puisqu'il n'appartenait ni à l'une, ni à l'autre. Étrange immaturité politique, tout de même, et l'on ne peut s'empêcher de penser que ses convictions ne devaient pas être bien profondément ancrées, et de remarquer que son errance romantique se traduisait par une flânerie assez inconséquente à la surface des choses, dans des situations qu'il ne comprenait pas très bien. Harper a fort bien résumé cela : « ce rêveur pauvre et à demi-éduqué, justement parce qu'il était pauvre, à demi éduqué et un rêveur, trouva son chemin vers le centre de son époque, le centre de sa vie intellectuelle et émotionnelle » (84).

Quoi qu'il en soit, au printemps 1792 Annette était enceinte des œuvres de William, pendant l'été elle préparait la layette de leur enfant à naître, insistant sentimentalement pour que William en baisât chaque article (Legouis 22). Dans sa correspondance, Wordsworth annonçait à Matthews son prochain retour en Angleterre, évoquant son intention d'entrer dans les ordres et lui demandant de prendre des contacts

[4] « Je donnais mon cœur / tout entier au peuple, et mon amour était le leur » (*Prelude* 154) ; « (Tandis que je fréquentais ces Royalistes) » (158) ; « Les hommes d'ont j'ai parlé comme mes principaux / Associés était prêts à combattre / À augmenter le nombre des Émigrés en armes / Sur les frontières du Rhin, ligués avec l'Ennemi/ Étranger assemblé pour la guerre imminente » (156).

avec des éditeurs londoniens pour la publication de ses poèmes (*Letters* 43). Début septembre, les amants quittaient Blois pour se rendre ensemble à Orléans, et lorsque Wordsworth évoque les massacres de septembre, il en parle comme d'un événement parisien, bien qu'Orléans en ait bien eu sa part. Wordsworth était à Paris le 15 décembre 1792, jour de la naissance de sa fille, qui fut baptisée le jour même à la cathédrale de Sainte-Croix : « Anne Caroline Wordswodsth (sic), fille de William Wordswodsth, Anglois, et de Marie Anne Vallon », le père absent étant représenté par André Augustin Dufour, à qui il avait remis une reconnaissance de paternité. Effrayé par la tournure que prenaient les événements, craignant pour sa vie, Wordsworth était de retour en Angleterre fin décembre 1792. « Son courage, dit joliment Legouis, était de nature passive plutôt qu'active. Il était capable d'obstination et de persitence silencieuse, pas de ce tempérament de feu qui se jette contre la gueule du canon » (35). Sur cette période de sa vie, les informations demeurent rares et lacunaires. On sait qu'il passa une partie de l'été 1793 sur l'île de Wight, cherchant vraisemblablement à rejoindre clandestinement une France en guerre avec l'Angleterre depuis le mois de février. Il semblerait qu'il y ait réussi, car il déclara à Carlyle, en 1840, qu'il avait assisté à l'exécution du Girondin Gorsas, le 7 octobre (Carlyle 335). Rien ne permet de supposer qu'il ait pu retrouver Annette et Caroline à cette occasion.

En 1794, Wordsworth était au chevet de son ami Railey Calvert, qui lui avait promis de le coucher sur son héritage, et qui, lorsqu'il mourut en janvier 1795, lui légua en effet 900 livres sterling, dont rien ne permet d'affirmer qu'il en fit bénéficier Annette. Il fallut attendre novembre 1795 pour qu'il reçût une première lettre de la « Veuve William », comme elle se faisait appeler, dans laquelle elle dit lui en avoir envoyé une douzaine, qu'il n'avait pas reçues. Puis ce fut la rêverie pantisocratique de la Susquehana avec Southey, la rencontre avec Coleridge, la publication de *Lyrical Ballads* en 1798 et le voyage en Allemagne. Avec le temps qui passait, Annette et Caroline s'éloignaient irrévocablement, et ce fut Dorothy qui, dans un français hésitant et tandis que William oubliait rapidement le peu qu'il en avait appris, se chargea de maintenir la correspondance avec Annette. De cette dernière, seules quelques lettres à William et Dorothy survivent, découvertes par l'archiviste Guy Trouillard, qui publia les *Mémoires de Madame Vallon*, et qu'Émile Legouis a reproduite en annexe à son livre. On y découvre une Marie Anne sentimentale, s'exprimant dans un français à l'orthographe approximative, et qui ne demande guère autre chose qu'un mariage qui, en lui rendant sa respectabilité aux yeux de sa famille, lui eût permis d'élever elle-même son enfant.

Et toi, mon ami, désire-tu ce jour aussi ardament que ton Annette ? Quand tu sera environnéz de ta sœur, ta femme, ta fille, qui ne respirerons que pour toi, nous n'aurons qu'un même sentiment, qu'un cœur, qu'une âme, et tout sera reportée à mon cher William. (...) Mais je peu vous assurer que si j'étois assez heureuse pour que mon cher William put faire le voyage de France pour venir me donner le titre de sa femme, je serois consolée. Dabort ma fille auroit un père et sa pauvre mère jouiroit du bonheur de l'avoir toujours avec elle. Je lui donnerois moi-même les soins que je suis jalouse qu'elle reçoivent de mains étrangère. Je ne ferois plus rougir ma famille en l'apellant ma fille, ma Caroline ; je la prenderois avec moi et jirois à la campagne. Il n'est pas de solitude où je ne trouvas des charmes avec elle. (Lettre à Dorothy, « Blois, le 20 mars 1793 mercredy à 10 heure du matin). » (sic) (Legouis 129)

Une mièvrerie d'époque va ici de pair avec une expression qui trahit une éducation imparfaite, mais si tant est que Wordsworth connaissait assez le français pour s'en rendre compte, son amour du peuple lui aurait interdit de s'en alarmer. Non, à n'en pas douter, la crise morale que Wordsworth traversa pendant ces années-là n'était pas purement intellectuelle et politique. Une lettre écrite le même jour à William mérite le détour, pour ce que cet extrait révèle de l'état d'esprit du temps et des personnes impliquées dans cette histoire :

Adieu, mon ami, dit bien à ta sœur que je vouderois bien qu'elle est plus tranquille. Aime toujours ta petite fille et ton Annette qui t'embrasse mil fois sur la bouche, sur les yeux et mon petit que j'aime toujours, que je recommande bien à tes soins : adieu, je t'écrirez dimanche. Adieu, je t'aime pour la vie. Parle-moi de la guerre, ce que tu en pense, car cela mocupe beaucoup. (127)

« Je t'embrasse mil fois sur la bouche, sur les yeux et mon petit que j'aime toujours » ! Le mélange de sensiblerie et d'allusion drolatique au sexe de ce cher William, le tout mêlé à des préoccupations politiques et en l'espace de quelques lignes, peu paraître étonnant aujourd'hui. Le ton de ces lettres laisse supposer que Wordsworth a hésité à épouser une telle femme, qui ne représentait sans doute pour lui qu'une de ses aventures sans lendemain que précipitent les révolutions et les guerres. Après s'être rhétoriquement étonné que Wordsworth n'ait pas eu le panache d'épouser Annette Vallon sur-le-champ – « Un autre homme aurait pris la décision inverse, épousé Annette tout de suite, et mis ensuite ses tuteurs devant le fait accompli », Legouis tend à conclure qu'il avait d'autres raisons de n'en rien faire – « Wordsworth éprouvait-il au fond du coeur une vague méfiance pour la femme qu'il aimait ? » (27). Séparé d'Annette par la langue, la culture, l'histoire, le tempérament et les opinions politiques, Wordsworth aurait difficilement pu partager sa vocation littéraire avec elle, comme il le fit avec Dorothy et Mary.

En outre, la Révolution avait tourneboulé l'institution matrimoniale : un mariage célébré par un prêtre réfractaire eût été dangereusement illégal, une union républicaine ou pratiquée par un prêtre constitutionnel aurait été sans valeur aux yeux de l'Église catholique et sans nul doute aussi de la famille Vallon. Dans la pensée révolutionnaire à laquelle le jeune Wordsworth adhérait, l'idée même du mariage était vivement contestée. De retour à Londres, William Wordsworth fréquentait William Godwin, son nouveau héros-philosophe, qui dans *Political Justice* s'opposait radicalement au mariage. Certes, cela ne l'empêcha pas d'épouser Mary Wollstonecraft en 1797... Il est permis de penser que son aventure avec Annette fut un épisode « byronien » de la vie de Wordsworth, qu'il s'empressa de renier, un peu comme si ses frasques françaises avaient été une page qu'il allait employer le reste de sa vie à tourner, puis à effacer dans toute la mesure du possible. C'est une thèse de cet ordre que soutenait Harry Baker dans un article de la *North American Review* en 1918 : « la détestation de Wordsworth pour Byron et le byronisme pourrait donc avoir des racines dans sa propre période byronienne de jeunesse sans retenue et de pulsion débridée » (435).

Dans les dernières années du XVIII^{e} siècle, bien qu'il fût victime d'incessants cauchemars où il revoyait les scènes d'horreur dont il avait été témoin à Paris, Wordsworth se voulait républicain et fréquentait à Londres et à Bristol des « Jacobins » qui, dans l'Angleterre en guerre, attiraient sur eux des soupçons de trahison, à tout le

moins idéologique. Un substantiel aperçu de ses opinions se trouve dans une réponse qu'il fit à Richard Watson, évêque de Llandaff, qui avait le mauvais goût de faire paraître un sermon intitulé « la sagesse et la bonté de Dieu d'avoir fait des riches et des pauvres ». Wordsworth, excédé, rédigea un pamphlet anonyme digne d'un Thomas Paine : « Lettre à l'évêque de Llandaff sur l'extraordinaire aveu de ses opinions politiques, contenu dans l'appendice de son dernier sermon, par un Républicain ». Il y dénonçait toute peine éprouvée pour la mort de Louis XVI comme « irrationnelle et faible », affirmant que « la Liberté est malheureusement obligée d'employer les armes mêmes du Despotisme pour le renverser, et pour régner dans la paix doit s'établir dans la violence », défendait la confiscation des biens de l'Église par la nation française, plaidait pour le référendum, contre le droit pénal anglais et pour l'octroi d'un pouvoir exécutif au parlement, pour le droit de vote universel des hommes, attaquait les écrits de Burke pour leur conservatisme passéiste, et déclarait « qu'il n'y a rien de sacré dans les institutions, sauf leur valeur pour les hommes vivants : seul l'homme est sacré » (1-18). Mais, nouvel exemple de ce que Legouis appelait le « courage passif » de Wordsworth, il se garda bien de la publier.

En 1797, Wordsworth louait Alfoxden House (Alfoxton), au village de Holford, dans le Somerset, au beau milieu des paysages pittoresques des Quantock Hills, où il vivait avec sa sœur Dorothy, et recevait à demeure Coleridge, Charles Lamb, James Thelwall, et autres « radicaux » du même acabit, selon un mode de vie fort semblable à celui de certaines communautés de la deuxième moitié du XX^{e} siècle. Un certain Mr. G. Walsh, agent secret du ministère de l'Intérieur préposé à leur surveillance, s'accordait avec les gens du lieu, à qui le teint mat d'une Dorothy basanée par les randonnées pédestres donnait à penser qu'elle devait au moins être française, pour conclure qu'il s'agissait très certainement d'un repaire d'espions étrangers. Ne les avait-il pas entendu parler d'un certain espion fouineur surnommé Nozy : « Spy Nozy » ? (Davies 95). Mr. Walsh ne connaissait pas Spinoza…

Pendant ce temps, alors que Wordsworth faisait un peu le révolutionnaire de salon à la campagne, tout en s'efforçant de gagner quelque argent avec sa plume, Annette Vallon s'était engagée autrement. Son frère Jean-Jacques était mort, et Paul, accusé de complicité d'attentat contre le commissaire du peuple Léonard Bourdon, avait pris la fuite et disparu : Henry était désormais le chef de famille. Particulièrement depuis l'insurrection royaliste du 13 Vendémiaire an IV (5 octobre 1795) à Paris, la contre-révolution se concentrait en province sur la Chouannerie, dont Blois était un centre actif, sous l'impulsion de personnages comme Guyon de Montlivault, Charles de Rancogne, Jean-Marie Pardessus, ou Puzéla, futur beau-père de Paul Vallon. Les sœurs Vallon, et surtout Annette, qui se faisait appeler « Madame William » et élevait désormais elle-même sa fille Caroline Wordsworth, y prirent une part très active, du côté des Chouans les plus combatifs. Le domicile des Vallon, rue du Pont à Blois, semble avoir servi de rendez-vous secret, où Madame William cachait des fugitifs, organisant l'évasion d'émigrants arrêtés, arrangeant la célébration de mariages par des prêtres réfractaires. « L'activité des sœurs Vallon, et principalement Annette, était extrême, et ne pouvait pas longtemps échapper à l'attention du gouvernement », écrit Legouis, qui a retrouvé sa trace dans des documents de police secrète aux Archives nationales : « Veuve William à Blois : donne asile à des Chouans » (54) ; ou bien encore : « la femme Williams est connue particulièrement comme une intrigante active » (90). Sur une pétition au roi de mars-avril 1816, signé d'une vingtaine de nobles et de notables, pour demander que

soient reconnus ses mérites, M. le baron de Tardif, Maréchal de camp et ancien officier supérieur des gardes du corps, ajoute par exemple ce témoignage :

Madame William depuis vingt cinq ans n'a cessé de donner des preuves du plus parfait royalisme. Elle a caché, secouru, un grand nombre d'Émigrés et de prêtres persécutés. Elle en a fait échapper de prisons et elle a par son zèle et son courage arraché à la mort beaucoup de sujets fidèles du Roi en exposant ses jours. Dans tous les tems elle a servi la cause Royale avec un désintéressement absolu : Dans les derniers événements qui on plongé la France dans le deuil, elle a fait des traits de courage, sans calcul personnel. Ne voyant que son attachement à la Dynastie légitime, elle affichoit la nuit les proclamations, les répandait le jour, fesait partir les Braves qui vouloient se dévouer pour la cause des Roi. [sic] (Legouis 139)

À en juger par les brefs résumés de ces destins parallèles, il semble que William et Annette aient pris des chemins radicalement opposés, mais ce n'est pas aussi vrai qu'il y paraît au premier abord. En janvier 1802, William reprit contact avec Annette : il avait l'intention d'épouser Mary Hutchinson, son amie d'enfance, et c'est tout à son honneur que de n'avoir rien voulu cacher ni à l'une ni à l'autre. En juillet 1802, à l'occasion de la paix d'Amiens (mars 1802-mai 1803), William et Dorothy se rendirent à Calais, pour y rencontrer Annette et Caroline à mi-chemin. Ils y séjournèrent quatre semaines, et l'on ne sait rien de ce dont ils parlèrent pendant ces longues promenades sur la plage, où Caroline jouait sous les yeux de ses parents et de sa tante : la petite avait 10 ans et ne parlait pas un mot d'anglais, tandis que son père s'apercevait qu'il ne s'exprimait plus en français aussi couramment qu'autrefois. Sans doute William et Annette avaient-ils en commun leur détestation de Napoléon Bonaparte, alors sur le point de se proclamer consul à vie, mais les raisons qu'ils avaient l'un et l'autre de l'exécrer n'étaient peut-être, dans le fond, pas si différentes qu'on pourrait l'imaginer.

Depuis son retour d'Allemagne en 1799, Wordsworth avait vu ses opinions politiques évoluer lentement, mais sûrement, vers des positions de plus en plus modérées, jusqu'à devenir franchement conservatrices. Par exemple, dans une lettre à Charles James Fox du 14 janvier 1801, il se plaignait du « rapide déclin des affections domestiques dans les ordres inférieurs de la société ». Au Royaume-Uni comme dans la plupart des pays d'Europe, l'industrialisation et l'exode rural qu'elle entraînait, était à ses yeux la cause de cet état regrettable de la société, où « les parents sont séparés des enfants, et les enfants des parents ; la femme ne prépare plus de ses mains pour son mari le repas, produit des ses labeurs » (*Letters* 138). Dans une lettre à Thomas Poole du 9 avril 1801, il explique les intentions qui étaient les siennes en écrivant le poème « Michael », qui n'est certainement pas une satire : « J'ai essayé de dépeindre un homme, d'esprit fort et de sensibilité vive, agité par deux des affections les plus puissantes du cœur humain – l'affection parentale, et l'amour de la propriété, de la propriété *terrienne*, incluant les sentiments d'héritage, de terre natale, et d'indépendance personnelle et familiale » (Harper 332). Ses idées des valeurs sur lesquelles la société devrait reposer préfiguraient assez résolument ce que seraient plus tard dans le siècle celles de la droite sociale, du Club de la Primevère, et d'auteurs comme Benjamin Disraeli, voire J. K. Chesterton ou Hilaire Belloc.

Après son mariage avec Mary Hutchinson en octobre 1802, ses préoccupations de père de famille contribuèrent à son embourgeoisement. Sir James Lowther, le

« mauvais comte » de Lonsdale étant décédé en mai 1802, son héritier William Lowther avait décidé de régler à William Wordsworth les dettes contractées envers son père, et commença de le faire en janvier 1803. William en investit immédiatement une partie importante dans les affaires de son frère le Capitaine John Wordsworth, qui se livrait à un commerce profitable avec la Chine. Quelques jours après la naissance de son fils John en juin 1803, William laissa Mary s'occuper de l'enfant et partit faire un tour d'Écosse de six semaines avec Dorothy. À son retour, Wordsworth s'engageait dans les Volontaires de Grasmere, et commençait à 33 ans son entraînement militaire avec les hommes qui, partout en Grande-Bretagne, se préparait à recevoir comme il se doit l'envahisseur français.

Shout, for a mighty Victory is won!
On British ground the Invaders are laid low;
The breath of Heaven has drifted them like snow,
And left them lying in the silent sun,
Never to rise again!--the work is done. (« Anticipation »)[5]

Ce texte martial est le début d'un des premiers poèmes envoyés par Wordsworth, en 1803, à Sir George Beaumont, peintre et mécène proche du pouvoir, qu'il avait entrepris de courtiser. En 1804, l'année où Coleridge partit pour Malte, la famille Wordsworth s'augmenta d'une fille, prénommé Dora, et l'année suivante elle était frappée par le deuil : John avait péri dans le naufrage de son navire, le *Earl of Abergavenny*, qui sombrait avec le capital investit par un William de plus en plus obsédé par l'argent et l'ascension sociale.

L'état de la société est tellement altéré, écrivait-il en octobre 1805 à Sir George Beaumont, que rien du haut et imposant intérêt autrefois attaché aux grandes propriétés terriennes ne peut plus exister aujourd'hui : rien des fastes et de la fierté poétique, ni rien qui puisse être considéré comme une compensation des violences faites à la sainteté de la Nature. (…) Tous les plaisirs justes et solides que procurent les objets naturels reposent sur deux piliers : Dieu et l'homme (Letters 200, 204).

La jeune génération de poètes turbulents ne se pinçait pas le nez sans raison, car il semblait bien, en effet, que le rebelle indécis d'antan se fût métamorphosé en sycophante convaincu. Les Wordsworth passèrent l'été 1806 avec Sir George Beaumont à Coleorton, sa demeure du Leicestershire, qu'il reconstruisait et dont le poète dessinait les jardins, où un Coleridge devenu étrangement obèse les retrouva en août. L'année précédente, Wordsworth qui rêvait d'une demeure patricienne s'était renseigné pour acquérir Patterdale, sur les bords de l'Ullswater, dans le Lake District, à laquelle l'état de ses finances l'avait contraint de renoncer. Cet été-là, il apprenait avec surprise que William Lowther s'en était discrètement porté acquéreur et lui l'offrait. Les Wordsworth ne devaient jamais y habiter, mais emménagèrent en 1808 à Allan Banks, laissant Dove Cottage à De Quincey, puis au Parsonage de Grasmere en 1811, et en 1813 à Rydall Mount, parachevant ainsi la migration géographique et sociale qui les rapprochait des domaines de la gentry.

[5] « Criez, car c'est une grande victoire ! / Sur le sol britannique les envahisseurs sont morts ; / Le souffle des Cieux les a dispersé comme neige, / Et laissé gisants sous le soleil silencieux, / Pour ne jamais se relever ! — le travail est accompli. » (*Poetical Works* 210)

L'année 1808 fut celle de la convention de Cintra, qui souleva l'indignation de Wordsworth, comme de nombre de ses compatriotes, parce que la victoire de Wellesley sur Junot dans la guerre péninsulaire, se soldait par un traité qui laissait l'armée française se replier avec armes et bagages. 1810 vit la naissance de William, cinquième enfant de William et Mary Wordsworth, et le début de la brouille avec Coleridge, dont Wordsworth s'était plaint en des termes peu amènes à Montagu, chez qui il s'en allait vivre.

Heureuse Angleterre ! écrivait Wordsworth à Beaumont, où la sécurité permet tant de loisir à la multitude qu'elle peur s'autoriser des rêves innocents, chacun à sa manière, et où l'indépendance nationale et les libertés civiles permet – ou plutôt encourage – tant d'humeurs diverses en l'homme, et façonne le caractère individuel en tant de formes diverses. (*Letters* 525)

Décidément, la conscience politique et sociale du génie s'évaporait au soleil de la haute société. Peut-être certains malheurs familiaux, venus s'ajouter à son insuccès littéraire persistant, contribuèrent-ils à cette espèce de rétrécissement de la pensée de Wordsworth en ces années-là. En 1812, William et Mary perdirent deux de leurs enfants, Catherine et Thomas, âgés respectivement de 4 ans et 6 ans et demi. À 42 ans, génie incompris, Wordsworth faisait toujours figure de dilettante, et calculait que sa poésie ne lui rapportait guère que 7 livres sterling par an. Il écrivait à Daniel Stuart, rédacteur en chef du *Courier*, dans l'espoir de vendre quelques articles à la presse, mais sans résultat probant. William Lowther, Lord Lonsdale, demandait pour lui une pension au premier ministre, Lord Liverpool, mais en vain, et dut se résoudre à lui verser lui-même une annuité de 100 livres. L'année suivante, alors que Robert Southey était nommé poète lauréat, Lrd Lonsdale trouvait pour Wordsworth une place de distributeur des timbres pour le Westmoreland : 400 £, dont il fallait déduire la moitié pour verser une retraite à son prédécesseur et un salaire à un clerc qui ferait aussi le jardinier. Dans les faits, William Wordsworth devenait fonctionnaire, dans une charge qui faisait de lui l'agent des Lowther, fonction très semblable à celle que son père avait exercée autrefois.

Annette Vallon resurgit en 1815, à l'occasion du mariage de Caroline Wordsworth avec Jean-Baptiste Baudouin, fonctionnaire. La mère et la fille résidaient désormais à Paris. Ce fut Dorothy qui se chargea de la correspondance : elle avait l'intention de se rendre au mariage, mais rien n'indique que William ait manifesté le désir de faire le déplacement. Et puis l'épopée napoléonienne des Cent Jours retarda la cérémonie et fit que Dorothy elle aussi renonça tout à fait. En février 1816, Caroline Wordsworth, « Fille de William Wordsworth, demeurant Gasner, Kendan, duché de Westmorland » (sic) (Davies 271) convolait enfin en justes noces, auxquelles Madame William avait voulu donner un éclat digne de la fille de la « chouanne de Blois ». William n'avait fait à sa fille ni dote ni cadeau de mariage, mais lui versa chaque année 30 livres, par le discret truchement de Daniel Stuart, jusqu'en 1835, lorsque cet arrangement prit fin par le versement d'une somme de 400 livres. En décembre 1816, Caroline donnait à William une petite-fille, qui fut prénommée Louise Marie Caroline Dorothée.

À cette époque-là, les opinions de William ne différaient plus tellement de celle d'Annette, sauf peut-être en matière de religion, car Wordsworth prenait fait et cause contre l'émancipation des catholiques britanniques. Lors des élections législatives de 1818, William Lowther était candidat à la députation sur l'un des sièges du

Westmorland, et faisait campagne contre Henry Brougham, candidat du parti Whig, qui prônait l'élargissement du droit de vote à tous les contribuables de sexe masculin. Par un particularisme régional, contrairement au reste du pays, les Tories locaux arboraient la couleur jaune, et les Whigs le bleu : il n'est peut-être pas opportun de relire « The Daffodils » à la lumière du fait que la jonquille était alors un emblème de ralliement conservateur. Toujours est-il que Wordsworth fit campagne pour son bienfaiteur, William Lowther, attaquant le programme Whig dans des lettres publiées anonymement dans le *Kendal Chronicle* et le *Carlisle Patriot*, rédigées dans des styles différents selon qu'il s'adressait au peuple ou à la bonne société. Il tenta de faire en sorte que Lowther prenne le contrôle financier du premier de ces journaux, mais devant l'insuccès de la manœuvre, Wordsworth, qui en d'autres occasions tempêtait contre la liberté de la presse (Harper 571), contribua à fonder la *Westmorland Gazette*, installant pour un temps Thomas De Quincey à la tête de cet organe de propagande Tory (Davies 237).

En outre, sa fonction officielle impliquant de nombreux déplacements et la constitution d'un large réseau de relations locales, il rédigeait aussi des listes et des notes confidentielles, destinées à informer son patron sur les opinions et engagements politiques de diverses personnalités, s'appuyant le plus souvent sur des ouï-dire. Que Brougham ait été l'un des critiques de l'*Edinburgh Review*, qui avait si souvent éreinté ses recueils, redoublait peut-être son ardeur militante. Que son engagement ait été de notoriété publique ne fit sans doute rien pour améliorer son image auprès des humbles gens du lieu. En une occasion au moins, Brougham le brocarda personnellement, lors d'un de ses discours publics, s'adressant à mots à demi couverts au « plus actif des agents secrets, un homme qui bénéficie d'une sinécure dans ce pays, et qui n'a rien d'autre, ou si peu, pour gagner sa vie » (Davies 236). Pour services rendus au parti conservateur, William Wordsworth fut nommé juge de paix en décembre 1818.

Harper date de 1820 le moment où Wordsworth s'est finalement réconcilié avec l'Église d'Angleterre, et voit deux raisons à cela : l'Église s'opposait aux réformes sociales, et d'autre part il la considérait comme une institution organique naturellement alliée à la poésie dans un effort commun pour maintenir les valeurs spirituelles de la nation. En 1809 déjà, il écrivait à Daniel Stuart : « Mais les Livres ne peuvent rien faire tout seuls, ni les Institutitons sans les livres » (*Letters* 415). Remarquons que les années 1820 virent le début de la reconnaissance littéraire de Wordsworth, et que cela correspond au moment où il avait achevé de « tourner sa veste », comme auraient dit, Byron, Shelley, Keats et quelques autres, c'est-à-dire où ses convictions personnelles avaient rejoint celle de classe dominante.

En octobre 1820, William, Mary et Dorothy Wordsworth, au terme d'un voyage sur le continent, firent un crochet par Paris, où ils avaient convenu de retrouver Annette, Caroline et Louise Marie au Musée du Louvre, à 1 heure de l'après-midi. William offrit un portrait de lui-même au crayon et un exemplaire de ses *Collected Poems* de 1815 à cette jeune femme de 28 ans qui lui ressemblait, qu'il n'avait par revue depuis 1802, lorsqu'elle courait, enfant, sur la plage de Calais, et qui aujourd'hui encore l'appelait « Père ». Il est très vraisemblable qu'Annette et William ne parlèrent pas de politique, mais le cas échéant ils auraient eu du mal, même en cherchant bien, à trouver quelque point de désaccord. Ce fut leur dernière rencontre.

Bibliographie

Baker, Harry T. « Wordsworth and Annette ». *The North American Review* 207:748 (mars 1918) : 433-439.

Banks, Brenda. « 'Vaudracour and Julia' : Wordsworth's Melodrama of Protest ». *Nineteenth-Century Literatur*, 47:3 (Dec. 1992) : 275-302.

Carlyle, Thomas. *Reminiscences*. Ed. J. A. Froude. Vol. 2. London: Longmanns, Green & Co, 1881.

Coleridge, Samuel Taylor. *Biographia Literaria*. 1817. Ed. J. Shawcross. 2 vol. Oxford : Oxford University Press, 1965.

Davies, Hunter. *William Wordsworth*. London : Frances Lincoln, 1980 ; 2009.

De Quincey, Thomas. *Recollections of the Lakes and the Lake Poets*. Edinburgh : Adam & Charles Black, 1862.

Harper, George McLean. *William Wordsworth, His Life, Works and Influence.* 2 vol. New York : Russel & Russel, 1960.

Johnson, Kenneth R. *The Hidden Wordsworth: Poet, Lover, Rebel, Spy*. New York : Norton, 1998.

Knight, William, ed. *Letters of the Wordsworth Family from 1787 to 1855*. 2 vol. London : Ginn, 1907

Legouis, Émile. *La jeunesse de William Wordsworth, 1770-1798 : études sur le « Prélude »*. Paris : G. Masson, 1896.

Legouis, Émile. *William Wordsworth & Annette Vallon*. London : J. M. Dent, 1922.

Rawnley, H. D. *Lake Country Sketches*. Glasgow : James MacLehose & Sons, 1903.

Southey, Robert. *The Life and Correspondence of Robert Southey.* Ed. Charles Cuthbert Southey. London : Longman, 1849.

Trouillard, Guy, ed. *Mémoires de Madame Vallon ; souvenirs de la Révolution dans le département de Loir-et-Cher.* Paris : Émile-Paul, 1913.

Wordsworth, Christopher. *Memoirs of William Wordsworth*. 2 vol. Ed. H. Reed. Boston : Ticknor, Reed & Fields, 1851.

Wordsworth, William & Samuel Taylor Coleridge. *Lyrical Ballads*. 1798. Eds R. L. Brett & A. R. Jones. London : Routledge, 2005.

Wordsworth, William. *The Prelude, or Growth of a Poet's Mind, (Text of 1805)*. Ed. Ernest de Selincourt. 1933. Oxford : Oxford University Press, 1970.

Wordsworth, William. « A Letter to the Bishop of Llandaff on the Extraordinary Avowal of his Political Opinions, contained in the Appendix to his late Sermon: by a Republican ». *Prose Works of William Wordsworth*. Ed. William Knight. Vol. 1. London : Macmillan, 1896. 1-28.

Wordsworth, William. *The Poetical Works of William Wordsworth*. London : Routledge & Farrington, 1858.